

Les Barbares



G
O
R
K
19

ODEON

THEATRE DE L'EUROPE

> aux Ateliers Berthier

création

Les Barbares

de Maxime Gorki - traduction André Markowicz

mise en scène Patrick Pineau

dramaturgie Eugène Durif

décor Sylvie Orcier assistée de Hakim Mouhous

régie des costumes Brigitte Tribouilloy

lumières Marie Nicolas

musique et son Jean-Philippe François

maquillages Sylvie Cailler

coiffures Sylvie Cailler et Jocelyne Milazzo

assistantes à la mise en scène Annie Perret, Sylvie Orcier

réalisation du décor Atelier de l'Odéon-Théâtre de l'Europe

réalisation des peintures Dominique Saïah et Marguerite Scrive

collaboration aux costumes Lauriane Chesnel

et l'équipe technique de l'Odéon-Théâtre de l'Europe

PRODUCTION : Odéon-Théâtre de l'Europe



photographies de répétitions

avec

Tsyganov Gilles Arbona

Matveï Frédéric Borie

Monakhov Hervé Briaux

Le commissaire David Bursztein

Pavline Jean-Michel Cannone

Monakhova Irina Dalle

Ivakine Eugène Durif

Tcherkoun Eric Elmosnino

Gricha / Le mari de Dounka Pascal Elso

Stiopa Leïla Férault

Stépane Jérôme Kircher

Le docteur Laurent Manzoni

Katia Christelle Martin

Drobiazguine Mathias Mégard

Rédozoubov Philippe Morier-Genoud

Vessiolkina Cendrine Orcier

Pritykine Fabien Orcier

Tatiana Annie Perret

Efim Patrick Pineau

Anna Julie Pouillon

Pritykina Marie-Paule Trystram

Lidia Nathalie Villeneuve

REPRÉSENTATIONS : Odéon-Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier,
Petite Salle, du 28 février au 29 mars 2003. Du mardi au samedi à 20h,
le dimanche à 15h. Relâche les lundis.

DURÉE DU SPECTACLE : 2h15 (sans entracte).

Le bar de la Petite Salle vous propose chaque jour, 1h30 avant le début de la
représentation, une carte de vins choisis et une restauration rapide.

L'espace d'accueil est fleuri par *VALENTINE*
LEURISTE

Le personnel d'accueil est habillé par *Agnes b.*

RENCONTRES AUTOUR DU SPECTACLE

Samedi 1^{er} mars à 18h : lecture publique d'extraits choisis d'*Enfance* par Carole Bergen, de l'association Les Mots parleurs.

Au Bar Lathuille, cinéma des cinéastes, 7, avenue de Clichy, 75017 Paris. Entrée 7€. Renseignements et réservations au 01 47 20 14 41

Lundi 3 mars à 19h : *Regards croisés sur l'art et l'histoire – Gorki dans l'Histoire*. Eugène Durif, écrivain et dramaturge du spectacle, André Markowicz, traducteur et Nicolas Werth, agrégé d'histoire et chercheur au CNRS, nous permettront de mieux connaître l'écrivain Maxime Gorki, son inscription dans l'histoire soviétique d'une part, son parcours littéraire d'autre part, notamment sa correspondance régulière avec Tchekhov.

Au Café Restaurant Les éditeurs – 4, carrefour de l'Odéon, 75006 Paris

Entrée libre pour la rencontre. Dîner à 22€.

Réservation indispensable : 01 44 85 40 88

Jeudi 13 mars à 17h30 : rencontre à la Fnac St Lazare avec l'équipe artistique. Modérateur : Jean-Pierre Léonardini.

Forum de la Fnac St Lazare, passage du Havre, 75009 Paris.

Entrée libre – renseignements au 01 55 31 20 00



Les Barbares

Le titre de cette pièce, c'est déjà un de ses mystères ! Et pourtant elle n'en manque pas. Je me souviens qu'en terminant ma première lecture, je me disais que je ne la comprenais pas. Et l'une des raisons était justement ce titre : qui sont les Barbares ? Historiquement, le terme désignait tous les locuteurs non helléniques, tous ces peuples des marges dont la langue, pour des oreilles grecques, sonnait comme une sorte de bredouillement incompréhensible. Il y a, dans la pièce, des personnages qui ont du mal à s'exprimer, dont la parole trébuche et bégaie. Et de façon plus générale, toute l'action prend place dans une petite ville de province, très loin du cœur de l'Empire russe, très loin, donc, des avant-postes de la culture et de l'histoire. Verkhopolie est comme le bras mort d'un fleuve, où l'eau stagne, où il n'y a plus qu'à pourrir. Dans cette hypothèse, les Barbares en seraient donc les habitants, tels qu'ils apparaissent aux yeux de ces messieurs les ingénieurs, mandatés par le pouvoir central pour désenclaver la ville. Sous leurs yeux, dès leur arrivée, c'est comme une médiocre comédie humaine qui se déroule, un cortège de

flagornerie, de bassesse, de prétention - comme si chacun y allait de son petit travers pour justifier la sévérité du regard de ces messieurs les experts, hommes de culture et de progrès, comme chacun sait. Mais très vite, les perspectives se compliquent. Une certaine dureté, un certain cynisme dont ils font preuve suffit déjà à provoquer le soupçon : les Barbares, cela pourrait aussi bien être les ingénieurs. Après tout, c'est l'autre sens du terme : le Barbare, c'est également l'étranger, celui qui vient d'ailleurs, celui qui vous menace d'une invasion destructrice, l'annonceur de la fin d'un monde. Entre les deux lectures, peut-être qu'il ne faut pas choisir : dans ce cas, les Barbares que nous montre Gorki sont dans les deux camps, ce qui revient à dire que nous n'assistons pas à un combat entre culture et barbarie, mais entre des tribus différentes et aussi barbares l'une que l'autre, et que la culture, quoi qu'il faille entendre par là, est illusoire, menacée, perdue - jamais là, en tout cas, où l'on prétend la détenir ou la situer.

*Extrait d'un entretien avec
Patrick Pineau,
21 novembre 2002*



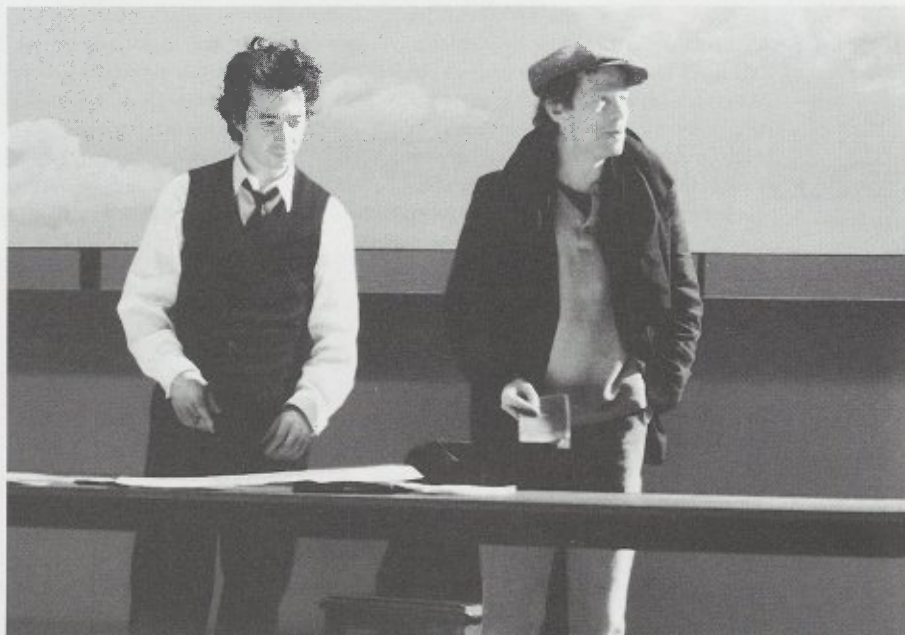
Au pays des eaux mortes

Soit une ville de province "douillettement enveloppée dans la verdure des champs", une ville où de toute éternité, il ne se passe rien. Pas grand-chose. On y parle de tout et surtout de rien. On rêve vaguement d'une autre vie, tandis que la vraie s'écoule. On apprend à se contenter de peu ; on se satisfait de quelques rumeurs et événements, un suicide, une faillite. On s'habitue. On baigne dans une médiocrité rassurante que rien ne peut plus troubler. Dans ce monde archaïque et immuable, ce n'est pas l'inspecteur général de Gogol qui peut jeter le trouble, mais l'arrivée des ingénieurs, des "constructeurs" du chemin de fer. "L'invasion des étrangers", dit Pavline, à propos de ces arrivants qui ont, pour leur part, l'impression de débarquer chez les sauvages.

"Il y en a un d'âge mûr, sans barbe, avec des moustaches et comme déjà un peu gai... l'autre plus jeune, et tout à fait, n'est-ce pas, plutôt roux. Avec eux, une dame jeune, elle, et une domestique avec une fille délurée." Et aussi un étudiant pauvre qui est parti de cette petite ville, et qui voudrait violemment changer le monde.

Au "pays des mortes eaux", entre les postures de l'amour, les clichés, lieux communs et faux-semblants censés recouvrir le vide, les dérisoires luttes de pouvoir, quelles vont être les conséquences des bouleversements infimes, et de chocs plus conséquents induits par cette intrusion de l'extérieur et du nouveau ? Qui va être le plus détruit et transformé par qui dans ce drôle de jeu ?

Eugène Durif



La société de Verkhopolié

IEGOR PETROVITCH TCHERKOUN. 32 ans.
Ingénieur. A connu la misère, l'humiliation. Reconnaît avoir des comptes à régler : hait les puissants, mais aussi la soumission des faibles. Intransigeant, ennemi des conventions, se fait un devoir d'appeler les choses par leur nom. Son rêve : détruire les clichés idylliques, construire un avenir de fer.

ANNA FIODOROVNA. 23 ans.
Epouse de Tcherkoun. Aime son mari, qui la méprise. Sa demande va croissant, entraînant un rejet toujours plus profond.

SERGUEI NIKOLAIEVITCH TSYGANOV. 45 ans.
Ingénieur. Aristocrate brillant, cynique, jouisseur, alcoolique, vieillissant. Plus humain que Tcherkoun, est enclin à la nostalgie. Son aisance et son expérience font l'admiration de son collègue. Ex-figure des salons, arbitre des élégances. Oncle de Lidia, qu'il retrouve à V. par hasard.

TATIANA NIKOLAIEVNA BOGAIEVSKAIA. 55 ans.
Aristocrate, grande propriétaire. A renoncé à la vie mondaine. Digne matrone qui dit "s'ensauvager" à V. depuis 13 ans. Tante de Lidia.

LIDIA PAVLOVNA. 28 ans. Dame du monde. Séparée de son mari pour des raisons qui restent mystérieuses. Méprise V. et ses habitants. S'obstine pourtant à y vivre. Passionnée d'équitation.

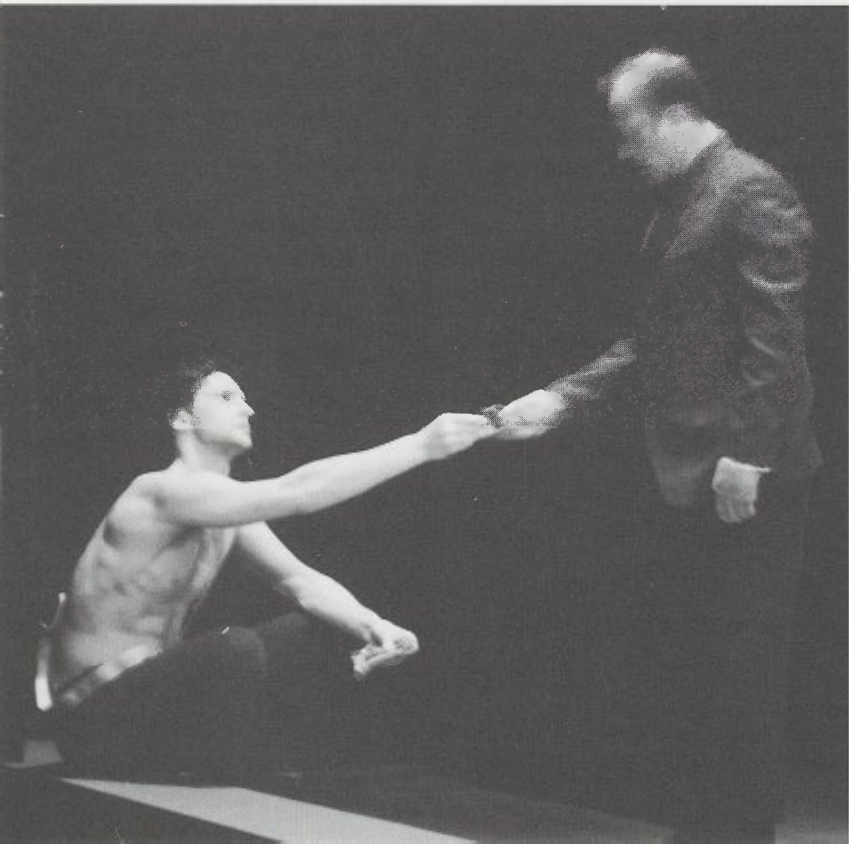
VASSILI IVANOVITCH REDOZOUBOV. 60 ans.
Prévôt des marchands. Chef archaïque et fruste, dont la primauté est contestée par Pritykine. Buté, vaniteux, avide d'honneurs. Considère les ingénieurs nouveaux venus comme des rivaux ; s'estime trahi par ses enfants, qui font cause commune avec eux.

KATIA. 18 ans. Fille de Rédozoubov. Très énergique, voire autoritaire. Pénètre dans le jardin de ses voisins pour intervenir dans leurs disputes. Tient des

Les tourments du verbe

Vers ma vingtième année, j'ai commencé à comprendre que j'avais vu, entendu et vécu des choses qu'il était bon et même indispensable de raconter. Il me semblait que je savais et que je ressentais certaines choses pas tout à fait comme les autres. Cela me gênait, et me rendait inquiet et verbeux. [...] En ce temps-là, je passais déjà pour un habile conteur ; dockers, boulangers, vagabonds, cheminots, charpentiers, tous ceux qui m'entouraient m'écoutaient

attentivement. En leur contant ce que j'avais lu, je me surprénais de plus en plus souvent à déformer le récit, en y ajoutant quelques traits puisés dans mon expérience personnelle. Cela provenait du fait que les événements de la vie et de la littérature se confondaient en moi en un tout. Un livre, tout comme un être humain, est un phénomène vivant, il est aussi un "fait" vivant, parlant, et il est bien moins une "chose" que tous les autres objets créés par l'homme.



Les intellectuels qui m'entendaient me conseillaient : "Ecrivez ! Essayez d'écrire !" Souvent je me sentais comme ivre, et je passais par de véritables crises de folie verbale à force de vouloir exprimer tout ce qui me pesait ou me réjouissait, afin de m'en "décharger". Il y eut des moments de tension pénible où, tel un hystérique, "une boule me montait à la gorge" ; alors j'avais envie de hurler que mon ami Anatole, le vitrier, un garçon des plus doués, se perdrait s'il n'était pas aidé ; que la fille publique Thérèse est une créature excellente, qu'il est injuste qu'elle soit fille et que les étudiants, se servant d'elle, ne la remarquent pas, pas plus qu'ils ne voient que Matitsa, la vieille mendicante, est bien plus intelligente que Clakovleva, une sage-femme qui lit beaucoup.

En cachette, et sans l'avouer même à mon meilleur ami, l'étudiant Gouri Pletnev, j'écrivais des vers sur Thérèse, sur Anatole, sur la neige qui au printemps ne fond pas pour s'écouler en filets d'eau sale dans la cave où travaillaient les boulangers, sur la Volga,

fleuve magnifique, sur le pâtissier Kouzine, aussi traître que Judas, sur la vie qui n'est que saleté et tristesse et qui tue l'âme. [...]

Il est difficile de faire, avec des mots, un tableau plein de vie, de noter brièvement le trait principal d'une silhouette, d'imprimer du premier coup dans l'esprit du lecteur les mouvements, l'allure et le ton d'un personnage. Une chose



est de "colorer" hommes et choses avec des mots, autre chose est d'en faire un portrait "plastique" et vivant au point qu'on ait envie de toucher ce qui est décrit, comme on a souvent envie de le faire pour les héros de *Guerre et Paix* de Tolstoï.

Il m'a fallu une fois décrire en quelques mots l'aspect d'une petite ville provinciale du centre de la Russie. Je suis bien resté trois heures avant de trouver les mots et de les placer dans l'ordre suivant : "La plaine ondulée est couturée de routes grises ; au milieu, la petite ville bigarrée d'Okourov semble un jouet compliqué sur une large paume ridée".

Je croyais avoir bien écrit mais, quand le récit fut imprimé, j'ai vu que j'avais fait

quelque chose qui ressemble à un pain d'épices décoré ou à une jolie boîte à bonbons.

[...]

Mes échecs me font toujours souvenir des paroles amères du poète : "Il n'y a pas sur terre de torture plus grande que les tourments du verbe".

Mais A. Gornfeld en parle beaucoup mieux que moi dans son livre *Les tourments du verbe*, édité par Gossizdat en 1927. Je recommande fort cet excellent livre à l'attention de mes "jeunes collègues".

Maxime Gorki

Comment j'ai appris à écrire
pp. 31-34



L'actualité

DE L'ODÉON-THÉÂTRE DE L'EUROPE

> aux Ateliers Berthier

> GRANDE SALLE

JUSQU'AU 20 AVRIL

Phèdre de Jean Racine
mise en scène Patrice Chéreau

avec Nathalie Bécue, Dominique Blanc
Christiane Cohendy, Michel Duchaussoy,
Pascal Greggory, Marina Hands, Eric Ruf,
Agnès Sourdillon

Production : Odéon-Théâtre de
l'Europe, RUHRTRIENNALE

Mettre en scène, pour Patrice Chéreau, c'est aller vers les points les plus sombres d'un texte et, depuis cette nuit résistante du sens, l'éclairer. Il ne fait pas autre chose avec *Phèdre* et si c'est la première fois qu'il aborde la tragédie classique, il le fait dans un esprit d'intransigeance, de sévérité presque, d'austérité qui dénude jusqu'à l'os les personnages. (...) On observe, on écoute fasciné, les interprètes, on entend comme rarement la tragédie et si la prosodie particulière de l'alexandrin est respectée comme la plupart des liaisons, circule de voix en voix un texte qui n'a plus rien de corseté, qui semble le souffle naturel des acteurs.

Patrice Chéreau a réuni l'exacte distribution qu'il pouvait rêver.

Le Figaro - Armelle Héliot - 24/1/2003

(...) Les huit comédiens à la fois sauvages et hiératiques se font tour à tour médium de l'extrême sophistication d'une langue, la rendent à sa pureté d'évidence, chaque consonne donnant à la voyelle son timbre. Et voilà, la langue à laquelle nous appartenons parle encore en nous. Et voilà que nous entendons des mots sous les mots. Que l'on pourrait presque les palper, comme s'ils étaient d'un incroyable et si simple tissu. Avec Patrice Chéreau la métaphysique devient physique.

Libération - Mathilde la Bardonnie -
24/1/2003



prochain spectacle

> GRANDE SALLE

DU 16 MAI AU 7 JUIN

El Pelele

de Jean-Christophe Bailly
mise en scène Georges Lavaudant

avec Bouzid Allam, François Caron,
Yann Colette, Alban Guyon,
Lynda Lagadec, Roch Leibovici,
Philippe Morier-Genoud,
Nathalie Nell, Sylvie Orcier,
Marie-Paule Trystram

(distribution en cours)

production : Odéon-Théâtre de l'Europe
avec le soutien du Fonds de développe-
ment de la création théâtrale contempo-
raine (SACD)

Un dieu passe dans la montagne. Il est aveugle et ne veut pas se laisser voir. Le temps d'une ou deux nuits, le simple mortel qui lui sert de guide voudrait s'écarter de la ligne de crête pour se risquer dans la vallée. Désire-t-il revoir ses semblables ? « Les hommes, non, mais des tombolas, des lumières, des danses, oui ». À mesure qu'il descend vers ses vacances dans notre monde, El Pelele, dit El, dit Pedro, traverse une contrée que peuplent des figures à demi rêvées, veillant sur le seuil d'une Espagne transfigurée par la

leur précaire des légendes. *El Pelele* a la transparence légère d'une fable, l'étrangeté fuyante d'un caprice à la Goya. Ce conte au cours imprévisible s'adresse en nous au sens de l'enfance - mais une enfance qui serait sévère et sans illusions. Depuis *Les Céphéides*, créées en 1983 au Festival d'Avignon, Jean-Christophe Bailly offre à Georges Lavaudant ses poèmes de théâtre, tissés de voix, de souvenirs, de silhouettes énigmatiques, d'allusions à la route qu'ils ont frayée ensemble sur les scènes contemporaines. *El Pelele* marque les vingt ans de leur amitié artistique.



aguis b. l'été 2003

film 5,25'

ODEON

THEATRE DE L'EUROPE

> aux Ateliers Berthier

Saison 2003

15 JAN / 20 AVRIL - GRANDE SALLE

Phèdre

JEAN RACINE / PATRICE CHÉREAU

28 FÉV / 29 MARS - PETITE SALLE

Les Barbares

MAXIME GORKI / PATRICK PINEAU

16 MAI / 7 JUIN - GRANDE SALLE

El Pelele

JEAN-CHRISTOPHE BAILLY / GEORGES LAVAUDANT

17 / 21 JUIN - PETITE SALLE

Matériau Platonov

ANTON TCHEKHOV / Cie A - ASTRID BAS

RÉSERVATIONS 01 44 85 40 40 . www.theatre-odeon.fr

Ateliers Berthier - 8 boulevard Berthier - 75017 Paris